

Le sourire de la raison: ironie, art de dire et connaissance de soi chez Madame d'Arconville

MARC ANDRÉ BERNIER

Après m'être trop étendu, peut-être, sur la nécessité de l'observation dans l'étude de la physique, ne dirai-je donc rien de l'observation morale? Je crois cependant qu'elle vaut la peine qu'on ne la néglige pas, puisqu'elle doit être la base de notre conduite.

Mme d'Arconville, 'Sur l'observation'¹

Le premier essai sur lequel s'ouvrent les douze volumes manuscrits des *Pensées, réflexions et anecdotes* est consacré à la question de l'amour-propre. La place insigne qu'occupe ce texte inviterait sans nul doute à ranger tout le recueil sous cet exergue, d'autant qu'à sa lecture, on constate à quel point s'y expriment d'emblée certaines dimensions essentielles de la culture intellectuelle et de la sensibilité morale de Geneviève Thiroux d'Arconville. Les passions, rappelle-t-elle en effet dans 'De l'amour-propre',

sont, à la vérité, plus ou moins fortes selon que l'individu qui les ressent est dominé par une imagination (que sainte Thérèse [...] appelle avec raison la *folle de la maison*)² plus ou moins ardente et exaltée. En conséquence, j'ose avancer [...] qu'il n'en existe qu'une, qui est l'*amour-propre*; car c'est lui en effet qui est la cause primordiale et l'unique de toutes les autres auxquelles elles doivent leur naissance, parce qu'il a son principe dans l'amour de nous-mêmes. [...] Jetons en effet un coup d'œil sur les passions et nous nous convainçons que nous sommes la seule idole à laquelle nous sacrifions. L'amour, par exemple [...], est peut-être celle où l'intérêt personnel est le plus démontré et joue le plus grand rôle. [...] C'est même si peu par une véritable tendresse pour la personne à laquelle on jure un tel dévouement [...] que, si cet être [...] vient à cesser de nous aimer [...], notre amour se tourne

1. Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville, 'Sur l'observation', *PRA*, vol.1, p.173.
2. L'expression n'est pas chez sainte Thérèse et c'est en réalité cette phrase de Fénelon que cite, selon toute vraisemblance, Mme d'Arconville: 'L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison' ('Remède contre la dissipation et contre la tristesse', dans *Instructions sur la morale et la perfection chrétienne*, dans *Œuvres complètes*, Paris *et. al.*, 1852), t.6, ch.14, p.94). Voir, sur ce point, l'enquête effectuée par Robert Ricard, 'La "loca de la casa"', *Bulletin hispanique* 64 (1962), p.65-66.

en fureur. [...] Que peut-on penser d'un semblable attachement et ne pourrait-on pas dire avec vérité [...] que la personne qu'un homme amoureux aime le moins est sa maîtresse? [...] Ce sentiment [d'amour-propre] est tellement enraciné en nous que le germe que nous en apportons en naissant ne fait que se fortifier avec l'âge.³

Méfiance à l'égard de l'imagination, cette faculté extravagante qui suscite de séduisantes illusions dont l'amour-propre est le principe et l'aveuglement moral, la conséquence; description désenchantée de l'amour, cette passion par excellence qu'empoisonnent secrètement l'esprit vengeur et l'intérêt personnel; pessimisme anthropologique, enfin, puisque l'égoïsme est indéracinable et que l'âpreté de l'amour de soi définit la nature même du cœur humain.⁴ Bref, voilà des pages où, à l'évidence, percent partout les mêmes conceptions que celles qu'avaient illustrées, plus d'un siècle auparavant, les moralistes classiques et dont, entre autres, la marquise de Sablé se faisait admirablement l'écho lorsqu'elle écrivait: 'L'amour que l'on a pour soi-même est quasi toujours la règle de toutes nos amitiés'.⁵

C'est qu'en cette fin du siècle des Lumières, la tradition moraliste, avec tout ce qu'elle doit au pessimisme augustinien du Grand Siècle, demeure toujours très vivante chez Mme d'Arconville. Cette permanence n'étonnera guère chez une femme proche du milieu parlementaire parisien, si fortement marqué par une sensibilité janséniste dont la recherche des vingt dernières années a bien su rappeler le rôle essentiel dans la dynamique des Lumières⁶ et dont on retrouve partout la présence chez notre auteure. Prenons, par exemple, l'un de ses tout premiers ouvrages, *Des passions* (1764), récemment étudié par Julie Candler Hayes.⁷ Bien loin de s'inscrire dans le mouvement général de réhabilitation de la sensibilité qui caractérise le dix-huitième siècle, ce texte prolonge, à bien des égards, des attitudes héritées du siècle précédent, du

3. 'Sur l'amour-propre', *PRA*, vol.1, p.2-9; c'est l'auteure qui souligne.

4. Voir, sur ce pessimisme anthropologique si caractéristique des moralistes du dix-septième siècle, La Bruyère: 'Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur *dureté*, leur *ingratitude*, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres: ils sont ainsi faits, c'est leur nature: c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève' ('De l'homme', *Les Caractères*, Paris, David, 1759, t.2, ch.11, p.1).

5. Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, *Maximes* [1678], dans *Moralistes du XVII^e siècle*, éd. Jean Lafond (Paris, 1992), maxime 46, p.251.

6. Voir, entre autres, Monique Cottret, *Jansénisme et Lumières: pour un autre XVIII^e siècle* (Paris, 1998) et Sébastien Drouin, *Théologie ou libertinage? L'exégèse allégorique à l'âge des Lumières* (Paris, 2010).

7. Julie Candler Hayes, 'Récit historique et dialogue intertextuel: *Des Passions* de Marie-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville', communication présentée à l'occasion du Congrès annuel de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle (Montréal, Université McGill, 15-18 octobre 2008); je remercie Julie Candler Hayes d'avoir bien voulu m'en communiquer le texte, dont je reprends les thèses.

moins si l'on en juge par cet effrayant tableau qu'on y propose de la passion, devenue ici

cette ardeur brûlante excitée et entretenue sans cesse dans la jeunesse par l'effervescence des sens; ce feu qui [...] dévore [l'âme] par des désirs toujours renaissants [...]; ces fureurs de la jalousie qui font triompher la haine dans le sein de l'amour; cette soif insatiable de remplir l'univers du bruit de son nom, [...] qui porte sans cesse avec elle l'enfer dont elle fut la première victime. Ce portrait tout terrible qu'il est renferme cependant l'histoire du cœur de l'homme; c'est le tableau de l'univers.⁸

Le ton qu'adopte ce passage fait à nouveau entendre les accents de la tragédie classique, ceux qui retentissaient jadis dans le langage fatal auquel recourait la Phèdre de Racine lorsqu'elle s'exclamait 'J'aime', non pour dire son bonheur, mais pour faire au contraire, comme l'a observé Philip Stewart, 'le funeste aveu d'un secret terrifiant et catastrophique'.⁹ 'Sentiment excessif, la passion suppose un désordre que proscriit la raison, 'qui seule est digne de nous gouverner', et un trouble tel que 'nous ne méritons plus d'être heureux'.¹⁰ A ce 'délire effréné'¹¹ qui enchante les sens pour mieux égarer le jugement, s'oppose enfin la vertu, conçue et décrite comme une 'émanation céleste' qui, seule, peut 'élever au-dessus de l'humanité' en délivrant les êtres 'de l'esclavage d'eux-mêmes'.¹²

Pareille manière d'envisager les passions et les rapports que celles-ci entretiennent avec la vertu revient, comme l'avaient fait Pascal puis Malebranche à sa suite, à distinguer entre un ordre de la nature et un ordre de la grâce.¹³ Le premier est celui, cruel et implacable, qui gouverne le monde depuis que le péché originel a radicalement vicié les volontés et, par conséquent, imposé le règne impitoyable de l'intérêt personnel. Le second suppose un secours surnaturel qui, comme le veut la spiritualité augustinienne, arracherait l'homme à lui-même, c'est-à-dire à la désolante brutalité de sa nature corrompue. Dans tous les cas, cet imaginaire théologique reste parfaitement étranger à un projet philosophique qui, à l'exemple de celui de Diderot ou de Rousseau, de Hume ou de Smith, valoriserait l'activité irréfléchie de la sensibilité humaine, considérée à la fois comme le ressort primitif de tous les mouvements spontanés de bienveillance, de pitié ou de sympathie unissant les hommes entre eux, comme le premier principe, à ce titre,

8. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Des passions* (Londres, s.n., 1764), p.2-3.

9. Philip Stewart, *L'Invention du sentiment: roman et économie affective au XVIII^e siècle*, SVEC 2010:02, p.2.

10. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Des passions*, p.3-4.

11. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Des passions*, p.2.

12. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Des passions*, p.220.

13. Voir, par exemple, Nicolas Malebranche, *De la recherche de la vérité* (Amsterdam, Henry Desbordes, 1688), t.2, Livre V, ch.1, p.8: 'Il faut donc conclure que les passions sont de l'ordre de la nature, puisqu'elles ne peuvent être de l'ordre de la grâce'.

d'une sorte d'histoire naturelle du sens moral et comme la promesse, pour toutes ces raisons, d'une société des cœurs à réinventer.

Pourtant, l'entreprise de connaissance de soi qui anime toute l'œuvre de Mme d'Arconville ne conduit pas seulement la réflexion morale à critiquer la nature profondément haïssable d'un cœur soumis aux calculs intéressés d'un moi que seule la grâce serait à même d'arracher à son égoïsme fondamental. Ses textes donnent aussi à lire la manière dont, au dix-huitième siècle, la tradition moraliste héritée de la sensibilité augustinienne s'est transformée en profondeur, le sentiment tragique de l'existence invitant moins, désormais, à multiplier les maximes désespérées dénonçant la malignité de l'amour-propre, qu'à inventer un style qu'inspire le goût de la légèreté et de l'ironie, voire du plaisir et des séductions de l'imagination. Songeons, par exemple, à l'un des essais que Mme d'Arconville rédige à la fin de sa vie, qui figure dans ses *Pensées, réflexions et anecdotes* et dans lequel elle s'intéresse au roman. Certes, elle y condamne au passage les 'livres licencieux' que la 'prudente vigilance des mères' doit écarter des mains de leurs filles; la moraliste, toutefois, réserve un accueil enthousiaste à tous les romans-mémoires qui, à l'exemple du *Gil Blas* de Lesage, 'contiennent le tableau le plus véridique et le plus instructif [...] de tous les défauts [...] dont les hommes sont susceptibles', la fiction se mettant alors au service de la 'connaissance [...] de soi-même, la plus nécessaire de toutes et qu'on ignore cependant presque toute sa vie'.¹⁴ Lisons ensuite la critique qu'elle fait de ce qu'elle appelle les 'romans tendres, où la vertu est peinte avec ce charme séducteur qui persuade à une jeune personne qu'elle serait capable des efforts sublimes des héroïnes de roman pour surmonter leurs faiblesses', tant et si bien que la voilà qui 's'enthousiasme d'un tableau si flatteur pour son amour-propre' et 'désirerait presque d'avoir un amant pour pouvoir exercer sur elle cet empire si glorieux qui la rendrait supérieure à toutes celles de son sexe'.¹⁵

À l'occasion de ces remarques, on observe d'abord à quel point il s'agit de retracer, en parfait accord avec toute la tradition moraliste, les ruses de l'amour-propre, les illusions qu'il suscite et les différents masques qu'il sait revêtir. Ces mouvements secrets de l'amour-propre, que Mme d'Arconville appelle ailleurs 'la passion des passions',¹⁶ exigent ensuite de la moraliste une tâche essentielle: 'déchirer le voile qui [les] couvre'¹⁷ ou encore 'retourner une médaille' dont l'avvers est séduisant mais le revers, 'triste et humiliant pour la race humaine'.¹⁸ Toutefois, en

14. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur les romans', *PRA*, vol.1, p.239 et 247.

15. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur les romans', p.240-41.

16. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Des erreurs', *PRA*, vol.7, p.259.

17. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur la coquetterie', *PRA*, vol.1, p.75.

18. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur le tête-à-tête', *PRA*, vol.3, p.261.

se livrant à cette entreprise dont les moralistes classiques avaient déjà défini le cadre et la portée, Mme d'Arconville déchire toujours le voile avec grâce et ne retourne la médaille qu'avec une délicatesse souriante. Voilà, du moins, ce dont témoignent notamment ses textes autobiographiques, qu'intéresse plus particulièrement la question de la connaissance de soi et dans lesquels le récit fait surtout entendre une voix à la fois douce et railleuse. Ce ton y devient même l'emblème par excellence de la connaissance de soi, dans un contexte où, désormais, l'âpreté du pessimisme anthropologique cède le pas aussi bien à un art de dire, dont les inflexions aimables et moqueuses adoptent les accents rieurs et ironiques d'une conversation enjouée, qu'à une vigueur d'imagination où se reconnaît l'ambition, propre aux Lumières, de réhabiliter la sensibilité.

Examinons, par exemple, quelques passages tirés de l'« Histoire de mon enfance », où Mme d'Arconville rapporte avec beaucoup de précision plusieurs des particularités relatives au milieu dans lequel elle a grandi et à l'éducation qu'elle a reçue, illustrant ainsi le principe selon lequel « les idées de l'enfance contribuent plus qu'on ne croit » à l'histoire d'une vie. Aussi évoque-t-elle longuement la figure de sa gouvernante, dont la conversation « n'avait pour objet que le jansénisme et tous les malheurs arrivés aux appelants ». Cette gouvernante était même « liée avec des convulsionnaires », tandis que la sœur de Geneviève « était dans sa confiance [...] et [...] avait été témoin de convulsions »;¹⁹ mais voici en quels termes est raconté cet épisode :

nous étions aussi jansénistes, ma sœur et moi, sans savoir assurément pourquoi; j'en étais même si occupée que j'avais commencé à copier le père Quesnel [...]. L'abbé Pâris était notre saint favori; mon ange [c'est-à-dire la gouvernante] nous le faisait invoquer tous les jours et boire de l'eau de son puits; nous portions un flacon dans notre poche, que nous avions soin de remplir, lorsqu'il était vide. Je n'ai jamais su le motif qui avait fait naître à ma sœur le projet de faire un prétendu miracle, car elle savait bien que c'était une fourberie [...]. Elle imagina donc de dire un jour à mon ange, en tirant son flacon de sa poche: « Voilà la chose du monde la plus extraordinaire, je l'ai rempli hier comme de coutume et il n'y a plus rien ». Aussitôt mon ange l'embrassa, en criant *miracle*. Il augmenta [...] l'affection qu'elle avait pour elle, à laquelle se joignit la vénération, la regardant comme une sainte [...].

Comme je vis cependant que son titre de sainte lui attirait plus de considération qu'à moi [...], j'en désirais une pareille. Je ne croyais pas assurément que ma sœur la méritât, quoique je me gardasse bien de le dire [...]; mais je n'en cherchais pas moins un moyen d'acquiescer la même réputation que ma sœur [...]; je pensai donc, après y avoir mûrement réfléchi, que le meilleur parti de tous était d'avoir des *extases*, je me flattais même qu'elles devaient produire plus d'effet qu'un *miracle* et me donneraient plus de relief,

19. M. G. C. Thiroux d'Arconville, « Histoire de mon enfance », ci-dessus, p.55.

parce qu'il me semblait qu'elles appartiendraient plus particulièrement à *moi*, qu'elles auraient plus de noblesse et d'élévation d'idées, et tiendraient même du génie. Mais lorsqu'il fut question de mettre ce dessein à exécution, je sentis que je m'ennuierais fort, si mon extase était de longue durée, en conséquence je calculai à peu près le temps qui devait précéder le souper, afin de ne pas passer plus d'un quart d'heure à ma contemplation factice.²⁰

La lecture de ce texte appelle au moins trois commentaires. Premièrement, tout l'appareil de la dévotion janséniste, avec ces saintes eaux et ces flacons miraculeux, devient l'instrument d'une 'fourberie'. Sur ce point, observons d'emblée que ce terme auquel recourt Mme d'Arconville est également celui qu'emploient le plus volontiers les philosophes des Lumières pour analyser les ressorts de l'imposture religieuse; on lit par exemple chez Voltaire: 'Je trouve très simple que le christianisme se soit formé dans la populace, [...] comme les prophètes [...] des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la *fourberie* achève. Il en est de la religion comme du jeu: on commence par être dupe, on finit par être fripon.'²¹ Toute la scénographie de ce tableau que décrit Mme d'Arconville adopte les mêmes perspectives que celles en fonction desquelles s'organisait la critique voltairienne du fait religieux, la fourberie supposant chez l'un et l'autre une opposition entre la crédulité populaire, ici personnifiée par une gouvernante naïve criant sottement au miracle, et une capacité d'élucidation critique qu'incarne le bon sens de l'auteure. C'est que Mme d'Arconville est une femme des Lumières: pour elle, l'entreprise de critique généalogique des croyances et des idées, qui anime tout son siècle, inspire de même son œuvre autobiographique, si bien que, finalement, les convulsionnaires jansénistes ne seront à ses yeux que des 'enthousiastes', et le prétendu mystère des convulsions, qu'une 'extravagante superstition'.²²

Deuxièmement, la conduite de ce récit participe également d'un remarquable effort de discernement moral, l'écriture autobiographique s'attachant notamment à débusquer les tours et les détours cachés qu'emprunte l'amour-propre, le moi, on s'en souvient, ne cherchant qu'à s'attirer la considération, fût-ce au prix de fausses extases où, en dépit de la fourberie ou, plus exactement, grâce à elle, apparaîtrait dans toute sa gloire son éclatant génie. Cette seconde dimension de la fourberie est proprement morale. Tous les grands moralistes du dix-septième siècle s'y étaient d'ailleurs intéressés, comme le fait, entre mille

20. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', ci-dessus, p.52; c'est l'auteure qui souligne.

21. Voltaire, *Le Dîner du comte de Boulainvilliers* [1767], dans *Mélanges*, éd. Jacques Van Den Heuvel (Paris, 1961), p.1241-42; nous soulignons.

22. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', ci-dessus, p.55-56.

exemples, Jacques Esprit dans *La Fausseté des vertus humaines* (1678): 'Que l'homme soit blâmable lorsqu'il blesse la vérité par ses discours et par ses actions, cela est si évident qu'on ne se mettrait pas en peine de le montrer s'il ne faisait vanité de savoir l'art de tromper, s'il n'avait érigé en habileté sa duplicité et sa *fourberie*'.²³ En racontant l'histoire de la duplicité dont fit preuve la petite Geneviève dans son enfance, l'écriture autobiographique prolonge manifestement la même volonté de lucidité, le même exercice du regard éloigné dont se réclamaient les moralistes pour mieux mettre à distance les illusions qu'enfante l'amour-propre et mieux montrer en quoi, comme l'observait déjà La Rochefoucauld, 'rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites'.²⁴

Toutefois, et cet aspect semble capital, ce récit invite moins à conclure, comme le faisait l'implacable Jacques Esprit, que 'l'homme [est] blâmable' en se faisant gloire de 'savoir l'art de tromper', qu'à rire ou, du moins, à sourire de l'ingéniosité de ces artifices qu'invente sans cesse le moi afin de persuader chacun de ses incomparables mérites. C'est que, chez Mme d'Arconville, comme presque toujours au dix-huitième siècle, les grâces de la parole tiennent lieu, pour ainsi dire, de rédemption, le foyer de l'analyse morale se déplaçant de l'obsession expiatoire vers les plaisirs que procurent les agréments du style; en l'occurrence, d'un style où la claire conscience que la raison manifeste des ressorts cachés de l'amour-propre éclate dans l'aimable ironie de la conteuse. Autrement dit, l'anatomie du cœur humain devient, dans ces pages, indissociable des enchantements de la parole, l'analyse morale cherchant moins à foudroyer la conscience du lecteur à force de maximes décapantes, qu'à se dire et à s'éprouver dans une prose qui interroge, le sourire de l'ironie aux lèvres, un être encore tout jeune, fait de sensibilité et de passions, d'aspirations encore confuses et d'imaginations véritablement romanesques. A ce titre, l'écriture de cette scène participe d'un art de dire qui se construit à partir d'une double articulation entre représentation des mouvements obscurs de l'amour-propre et ironie du style, analyse d'un moi caché et agréments du langage.

Au reste, cette posture semble moins originale qu'extrêmement révélatrice de la manière dont, au dix-huitième siècle, s'est déplacé le centre de gravité de l'analyse morale, la promotion des diverses formes du récit de soi s'accompagnant presque toujours d'une valorisation des charmes de la parole qui, précisément, sont la promesse d'une certaine grâce dans notre relation à soi et à autrui. C'est pourquoi l'on pourrait

23. Jacques Esprit, *La Fausseté des vertus humaines* (Amsterdam, P. Mortier, 1710), p.37; nous soulignons.

24. François de La Rochefoucauld, *Réflexions ou Sentences et maximes morales* [1678], dans *Moralistes du XVII^e siècle*, éd. Jean Lafond (Paris, 1992), première maxime supprimée, p.179.

soutenir à propos du récit autobiographique chez Mme d'Arconville ce que Michèle Weil disait de l'âpreté des passions chez des romanciers tels Robert Challe ou Lesage: 'La puissance du langage et de la sociabilité qui lui est liée est fermement valorisée: civilité polie, amitié, [...] entretien, correspondance féminine. La même parole qui raconte l'histoire "funeste" se fait voix plaisante et douce'.²⁵ En ce sens, la prose de Mme d'Arconville participe d'un art de l'adresse à autrui qui illustre ce que les rhéteurs français du dix-huitième siècle appelaient le *brillant du style*, désignant ainsi une capacité à s'exprimer où ne sont jamais dissociés volonté de savoir et désir de plaire.

Troisièmement, les prétendues extases qu'imagina l'enfant que fut Mme d'Arconville ne représentent pas seulement un splendide matériau que l'auteure rappelle pour mieux se prêter à un exercice d'analyse morale dont le style badin et distancié, amusé et ironique serait l'emblème par excellence de la connaissance de soi. De fait, ces chimères mettent aussi en évidence le rôle que joue l'imagination elle-même, en tant que faculté, dans l'histoire d'une vie. Voilà, du moins, ce que semble dire avec beaucoup d'éloquence l'un des derniers épisodes que rapporte l'auteure dans 'Histoire de mon enfance', alors qu'elle raconte l'impression que fit sur elle la lecture de *Dom Carlos*, célèbre roman de Saint-Réal:

[Les] romans [...] créèrent en moi de nouvelles idées, de nouveaux sentiments et une nouvelle existence. [...] Mon oncle étant allé faire un voyage à Gênes, [...] le hasard me fit tomber sur le volume des œuvres de l'abbé de Saint-Réal, où se trouve une nouvelle historique, c'est-à-dire l'histoire de Dom Carlos, [...] écrite avec tout le charme romanesque et maniée par un homme dont le style en général est toujours enchanteur [...]. Avec quel ravissement ne lus-je pas ce charmant ouvrage, [...] il [...] me fit une telle impression qu'elle m'est encore aussi présente que si je la ressentais dans ce moment. Je le relus tant de fois que j'en savais près de la moitié par cœur [...], j'étais tellement occupée des personnages de ce roman que l'idée de Dom Carlos me suivait partout, je m'en faisais un tableau charmant et j'avais conçu pour lui une véritable passion, telle que j'aurais pu l'avoir pour un homme avec lequel j'aurais vécu en société. Je me ressouviens que, lorsque l'*Emile* de Rousseau parut, on se récria beaucoup sur les sentiments tendres que Sophie avait pour le Télémaque de Fénelon, prétendant que c'était des êtres de raison qu'il aimait à se former pour se distinguer des autres, j'osai dire que je pouvais prouver par moi-même que cette partie du roman d'*Emile* n'était pas hors de la nature et que j'avais devancé d'effet ce que Rousseau n'avait fait qu'inventer.²⁶

25. Michèle Weil, *Lesage, écrivain (1695-1735)*, éd. Jacques Wagner (Amsterdam et Atlanta, GA, 1997), p.300.

26. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', ci-dessus, p.71.

A la lecture de ce passage, l'imagination ne saurait assurément se réduire à ce que, dans son essai sur l'amour-propre, Mme d'Arconville appelait, à la suite de sainte Thérèse, 'la folle de la maison'. Ici, à l'opposé, l'imagination s'affirme comme une faculté capable de créer de 'nouvelles idées' et de 'nouveaux sentiments,' voire une 'nouvelle existence' au cours de laquelle, avec un 'être de raison' fait d'encre et de papier, se vit néanmoins 'une véritable passion'. A bien des égards, c'est même cette découverte si essentielle à la connaissance de soi que retracent ces belles pages d'*Histoire de mon enfance*, l'écriture autobiographique sollicitant alors une mémoire affective qui restaure dans le présent le souvenir toujours actif d'une origine où, grâce à l'imagination, s'est jadis fixée une identité. De ce point de vue, s'il s'agit encore et toujours de retracer les aventures d'une conscience qui s'interroge sur elle-même et cherche à se connaître; celle-ci se découvre cependant une histoire où les aventures de Dom Carlos et de Geneviève, tout comme celles de Sophie et de Télémaque, s'entremêlent si bien que c'est grâce aux seuls pouvoirs de l'imagination que, désormais, se raconte et s'appréhende une singularité d'expérience. En devenant une faculté où se forgent de concert sentiments et idées et où, de ce fait, s'invente l'histoire d'une vie, l'imagination cesse, en somme, d'être éprouvée comme une puissance essentiellement illusionniste et négative. A la différence du moraliste classique, qui n'y voyait qu'un pur instrument dont use le moi pour s'aveugler sur lui-même, elle s'affirme, bien au contraire, comme le principe duquel procèdent aussi bien la genèse de la subjectivité que l'invention conceptuelle ou littéraire.

C'est donc dans ce contexte que s'explique, semble-t-il, ce que Marie-Laure Girou Swiderski a très justement appelé, à propos de Mme d'Arconville, 'une véritable fascination du romanesque'.²⁷ Certes, cette fascination reste ambiguë, si bien que toute son œuvre témoigne d'une réflexion morale qui hésite constamment entre méfiance classique envers les pouvoirs de l'imagination et intérêt manifeste envers les valeurs nouvelles d'une culture découvrant et célébrant la dimension sensible de l'intelligence et de l'existence.

Songeons, parmi tant d'exemples, à ce passage de 'Sur l'activité et la paresse'. Mme d'Arconville y considère d'abord, sur un ton équivoque, 'ceux que la nature a doués (ah, quel don!) d'une tête très vive, ardente et exaltée, et qui par conséquent ont beaucoup d'imagination'. Si, dans cette remarque, s'entremêlent manifestement les genres – l'essai de morale et l'autoportrait – et les aspirations contradictoires – célébration

27. Marie-Laure Girou Swiderski s'attarde à cette fascination dans 'La présidente d'Arconville, une femme des Lumières?', dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, éd. Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen (Paris, 2011), p.28.

et déploration d'un don prétendu –, le passage se conclut surtout sur cette concession faite en faveur de l'imagination: 'C'est elle, sans doute, qui rend aimable et qui donne ce que l'on appelle du charme'.²⁸ A vrai dire, c'est en ce sens qu'au sein de l'alliance que réalise l'imagination entre le sentiment et l'idée, l'écriture autobiographique et l'analyse morale, s'exprime le rôle prééminent que joue un art de dire, seul capable de conférer à la parole un charme indispensable. Quand il s'agissait, en effet, de rappeler la fourberie avec laquelle une enfant avait conçu le projet de se donner 'plus de relief' en imaginant de prétendues extases, l'aimable ironie du récit montrait, on l'a vu, à quel point l'auteure n'était pas la dupe d'elle-même: à ce premier titre, le style était à la fois l'instrument et l'emblème de la connaissance de soi. Mais, en même temps, le récit enjoué et bienveillant de ces imaginations enfantines faisait de la sensibilité et de l'imagination, et non plus de la seule malignité de l'amour-propre, le nouveau foyer de l'analyse morale. Aussi voit-on les séductions du style décider, encore une fois, de l'expérience que le sujet fait de lui-même, lorsque Mme d'Arconville en vient à évoquer le rôle qu'a joué la lecture des romans dans son éducation sentimentale et intellectuelle. Le romanesque s'associe alors à l'entreprise de découverte de soi, l'histoire de Dom Carlos créant passions, idées et existence nouvelles dans la mesure où, précisément, elle a été écrite 'par un homme dont le style [...] est toujours enchanteur'. Dans ce contexte, les agréments du langage deviennent un mérite d'autant plus essentiel qu'eux seuls parviennent à toucher les cœurs et à illuminer les esprits, si bien que la moraliste parvient sans doute, au soir de sa longue vie, aux mêmes conclusions que Gil Blas, dont elle appréciait tant la vérité morale des 'tableaux instructifs' et qui, justement, achevait le récit de ses aventures sur cette remarque: 'Je dirai [...], pour ma justification, que je prenais plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris'.²⁹

28. 'Sur l'activité et la paresse', *PRA*, vol.1, p.363-64.

29. Alain-René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, éd. Roger Laufer (Paris, 1977), L.X, p.491.